

Ninon Amey

ROMANCE
Royale

UN PRINCE DANS LA TOURMENTE

Autoédition

Cette histoire est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé est purement fortuite.

©Ninon Amey, 2023 (Mulhouse, France). Tous droits réservés.

Crédits Photos : ©Mumemories ©kiuikson ©AlexGukBO
©perig76 ©belchonock

Design de couverture : Sos Samantha

ISBN : 9791042404291

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leurs droits.

*Au prince qui a su dérober mon cœur.
Je t'aime.*



Emmitouflée dans une couverture de survie, Sophie observait d'un air désabusé les pompiers qui tentaient de venir à bout de l'incendie qui ravageait son bien le plus précieux. Toute sa vie était en train de partir en fumée, là, juste devant ses yeux. Elle n'avait même pas l'énergie de pleurer et demeurait figée, comme tétanisée.

Soudain, une tornade aux cheveux rouges surgit au milieu des badauds qui s'étaient rassemblés pour se délecter du spectacle. Elle joua des coudes pour parvenir à sa hauteur et la serra dans ses bras.

— Ah, Soph', tu es là ! J'ai eu tellement peur qu'il te soit arrivé quelque chose. Une chance que tu ne dormais pas encore.

La jeune femme, dont l'univers venait de s'écrouler, ricana. Une chance ? Vraiment ? Son amie en avait de bonnes !

Comme elle ne réagissait pas, Sherine s'adressa au premier pompier qui s'approcha.

— On peut y aller ?

L'homme secoua la tête.

— Votre amie a inhalé pas mal de fumée, on doit la conduire à l'hôpital afin qu'elle passe quelques examens supplémentaires.

Sophie ne put prononcer le moindre mot, mais elle s'accrocha à son amie comme si sa vie en dépendait et la supplia du regard. Sherine comprit aussitôt le message.

— Ne t'en fais pas, Soph'. Je vais te rejoindre à l'hôpital et, ensuite, je te ramènerai chez moi. Tu pourras rester à la maison tout le temps que tu voudras.

Des larmes, de soulagement ou de reconnaissance, elle n'aurait su le dire, apparurent dans les yeux bleus de la victime. Au même moment, le chef des pompiers se matérialisa devant elle.

— L'huissier est arrivé, il va poser les scellés, lui annonça-t-il.

Toujours mutique, elle se contenta d'acquiescer, mais son amie, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, intervint.

— Comment ça, des scellés ? Qu'est-ce qui se passe ?

Le soldat du feu se détourna pour porter son attention sur la jeune femme au look tapageur.

— Vous êtes ?

— La meilleure amie de la propriétaire des lieux. La pauvre est en état de choc, mais nous aimerions savoir ce qui se trame.

Un rictus amusé étira le coin des lèvres de l'homme, qui retrouva toutefois bien vite son sérieux et afficha un air tourmenté.

— Le départ de l'incendie laisse à penser qu'il ne s'agit pas d'un accident, mais que c'est plutôt un acte criminel. Quelqu'un aurait-il pu vous en vouloir ?

Seules les larmes qui ruisselaient à présent sur les joues de Sophie indiquaient le degré de sa détresse. Sherine l'interrogea du regard, comme pour l'inviter à s'exprimer, mais la jeune femme secoua la tête. Son amie préféra donc garder le silence aussi. Elle s'adressa tout de même à l'officier.

— Est-ce qu'elle peut au moins récupérer quelques affaires ?

Le pompier se décomposa davantage.

— Malheureusement, rien n'a pu échapper aux flammes. J'en suis navré...

Sans doute mal à l'aise d'annoncer autant de mauvaises nouvelles en un laps de temps si court, il s'éloigna, abandonnant

les deux filles à leur sort. Sherine tenta aussitôt de reconforter son amie.

— OK, pas de panique. Ton assurance va sans doute te dédommager. Après tout, c'est à ça qu'elle sert, non ? En attendant, je te dépannerai.

Sophie leva les yeux vers sa meilleure amie. Si elle en avait été capable, elle aurait sûrement éclaté de rire en entendant cette proposition grotesque. Elle faisait au moins le double de son gabarit. Comment son amie pouvait-elle seulement envisager de lui fournir des vêtements ?

— Je sais à quoi tu penses, reprit Sherine en secouant la tête. Je ne compte pas te prêter mes fringues, rassure-toi. Mais on ira en acheter de nouvelles et, si tu veux mon avis, ce ne sera pas du luxe. Finalement, c'est un mal pour un bien que ton ancienne garde-robe ait terminé en cendres. Sans vouloir faire de vilain jeu de mots...

Cette fois, la jeune femme n'en supporta pas davantage. Son gloussement involontaire se transforma en fou rire nerveux, puis en crise de larmes. Secouée de sanglots, elle s'accrocha à sa meilleure amie comme à une bouée de sauvetage, pour ne pas se laisser submerger par les vagues successives de mauvaises nouvelles qui menaçaient de l'engloutir.

— Ça va aller, lui murmura son amie en lui caressant les cheveux. Tu es forte, Sophie, tu vas rebondir, encore une fois. Et puis, tu n'es pas seule, je suis là. Je ne t'abandonnerai pas.

Au fur et à mesure que Sherine la rassurait, Sophie sentait un flux d'énergie enfler en elle. Oui, elle avait déjà traversé des épreuves qui l'avaient mise à terre et elle s'en était relevée. Ce ne serait pas différent cette fois-ci. Elle savait comment s'y prendre : ne pas céder à la panique et avancer un pas après l'autre, en réglant chaque problème à la suite.

Aussi, lorsque les policiers lui enjoignirent de passer au commissariat dès que possible pour porter plainte, elle fut en mesure de hocher la tête en signe d'assentiment.

Puis les pompiers lui annoncèrent qu'ils l'emmenaient à l'hôpital et elle ferma les yeux, se répétant mentalement sa phrase préférée, comme un mantra : Tout. Ira. Bien.



Tout allait de travers.

Sophie, furieuse, raccrocha avant de balancer son téléphone à l'autre bout du canapé sur lequel elle était allongée. Pour se remonter le moral, elle piocha dans la boîte de chocolats ouverte devant elle, à côté de la canette de soda et du pop-corn au caramel beurre salé. Elle avait encore la bouche pleine de magma sucré lorsque Sherine rentra du travail. La jeune femme, vêtue d'un jean troué et d'un perfecto en simili cuir, se figea sur le seuil. Mains sur les hanches, sourcils froncés, elle contempla le spectacle qui s'offrait à elle. Mal à l'aise sous son regard noir, Sophie déglutit avec peine et tenta de se redresser. En vain. Elle ne réussit qu'à renverser la canette, dont le contenu se répandit sur la table basse. La propriétaire des lieux se précipita sur la boîte de mouchoirs pour éponger les dégâts avant que du liquide ne ruisselle sur le tapis beige.

— Cette fois, ça suffit, s'énerva-t-elle. Il faut que tu te bouges, Soph' ! C'est terminé, les journées passées devant la télé à te goinfrer de cochonneries. Je refuse que tu retombes malade !

— Mais ce n'est pas ce que j'ai fait, geignit la concernée.

Sherine observa les papiers et autres résidus de sucreries qui encombraient la table basse en arquant un sourcil, puis se tourna

vers l'écran qui diffusait une série à l'eau de rose, dont le son était – heureusement – coupé.

— Ah oui ?

Son amie s'assit et croisa les bras d'un air boudeur.

— Je viens de téléphoner à mon assureur, figure-toi.

Cette information parut calmer la furie aux cheveux rouges.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

Sophie ne put retenir un soupir de déception.

— Que l'enquête n'était toujours pas terminée et qu'ils ne pouvaient pas me dédommager pour l'instant.

— Mais enfin, c'est dingue, cette histoire ! Ils savent pourtant que ce n'est pas toi qui as mis le feu chez toi.

— Je suis une suspecte parmi d'autres, paraît-il. La faute à tous ces gens qui incendient eux-mêmes leur domicile pour obtenir l'argent de l'assurance.

Sherine poussa un soupir dédaigneux.

— Faudrait être débile pour détruire à la fois son logement et son lieu de travail.

— C'est une bonne leçon. Je n'habiterai plus jamais au-dessus de mon entreprise.

— Dit celle qui me vantait les mérites d'une telle logistique, se moqua son amie.

— C'était l'ancienne moi.

— Et la nouvelle toi est donc prête à perdre de nouveau du temps dans les transports matin et soir ?

— S'il le faut, oui.

— Je suis heureuse de l'entendre ! Dans ce cas, tu ne verras aucun inconvénient à te trouver un boulot, n'est-ce pas ?

La jeune femme écarquilla ses grands yeux bleus.

— Comment ça ? J'en ai déjà un, je te rappelle. Seulement, je suis au chômage technique pour une durée indéterminée.

— Justement ! Tu dois te remettre en selle, et le plus tôt sera le mieux. Qui dit nouveau travail dit salaire, et qui dit salaire dit nouvel appartement... Tu vois où je veux en venir ou je continue ?

Des larmes inondèrent ses yeux. Elle comprenait que son amie souhaitait se débarrasser d'elle. Elle n'était qu'un boulet.

— Tu as raison, j'ai abusé de ton hospitalité. Je ne peux pas vivre éternellement à tes crochets.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, la menaça Sherine en secouant son index dans sa direction.

— C'est un peu l'idée, non ?

— En réalité, je ne supporte plus de te voir te morfondre toute la journée sur le canapé. Comment veux-tu que ton moral remonte ? Tu dois te reprendre en main, Soph'. En plus, ce n'est pas comme si tu me préparais de bons petits plats...

— Je n'ai pas le cœur à ça, en ce moment..., se lamenta la jeune femme. J'ai l'impression que je n'ai plus ni inspiration ni motivation.

— C'est normal, en restant cloîtrée ici. Prendre l'air te fera le plus grand bien, crois-en mon expérience. OK, tu sais quoi ? File sous la douche, et ensuite, on se mettra en quête de ton nouvel emploi...

Sophie obtempéra, non sans avoir soupiré au préalable. Dans la salle de bains, elle s'observa longuement dans le miroir accroché au-dessus du lavabo. La peau de son visage était terne et parsemée de boutons d'acné, sans doute dus à sa surconsommation de sucre. Elle eut la sensation de revoir l'ancienne Sophie, celle qui avait été brisée, voilà trois ans. Celle qui n'avait plus aucune estime d'elle-même et qui doutait de ses capacités. Elle détesta cette vision. La nouvelle Sophie était

belle, rayonnante, et sûre d'elle. Elle avait monté sa propre entreprise de traiteur et commençait à se faire un nom dans le milieu. Et surtout, elle s'était juré de ne plus se laisser malmener. Ni par quelqu'un ni par la vie. Quelles que soient les épreuves que cette dernière mettrait sur son chemin. Elle était forte et déterminée. Et elle se relèverait, cette fois encore ! Sa meilleure amie avait raison, il était temps qu'elle reprenne son destin en main. Aussi relâcha-t-elle ses cheveux blonds mi-longs qu'elle avait attachés en queue de cheval et se glissa-t-elle sous la douche. Elle allait évacuer son désespoir de la même manière que la saleté : avec beaucoup de savon.

Lorsqu'elle revint dans le salon, Sophie constata que son amie avait tout nettoyé. Plus rien ne traînait sur la table basse ou sur le canapé. La télévision était éteinte et les fenêtres grandes ouvertes, laissant entrer l'air glacial de ce mois de février. Un frisson parcourut la jeune femme, qui avait encore les cheveux humides. Elle s'empressa de les refermer avant de tomber malade. Sherine réapparut, son ordinateur portable dans les mains.

— Bon, aux grands maux les grands remèdes ! s'exclama-t-elle. Voyons quelles offres d'emplois pourraient te convenir.

Sophie s'installa à ses côtés et la laissa inscrire les critères de recherche. Connaissant sa meilleure amie, elle s'attendait déjà au pire.

— Je te préviens, hors de question que j'aille travailler au McDo ! tint-elle à l'informer.

La jeune femme aux cheveux rouges soupira tout en levant les yeux au ciel.

— Pour qui tu me prends, sérieux ? Tu devrais me faire davantage confiance.

— Très bien, madame je-me-la-joue-Pôle-emploi, que me proposes-tu ?

Prenant son rôle très au sérieux, Sherine consulta les annonces les unes après les autres dans un silence absolu. Son enthousiasme se dégonflait tel un ballon de baudruche à mesure qu'elle progressait dans la liste. Sophie, nerveuse, attendait le verdict en se mordillant les lèvres. Certaine qu'il n'y avait rien de concluant, elle était prête à se raviser et à aller travailler dans l'un de ces restaurants rapides, quand son amie s'écria, la faisant sursauter :

— J'ai trouvé le job parfait !

La jeune femme ouvrit de grands yeux et tourna l'écran dans sa direction afin de lire le contenu du message. Il s'agissait d'un poste de chef privé dans un chalet de luxe, perdu au milieu des Alpes, pour une durée d'un mois renouvelable. Le cœur de la jeune femme se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— T'es pas sérieuse, Sherine ? Qu'est-ce que tu veux que j'aïlle faire si loin ?

— Non, mais attends, Soph', tu ne vas pas faire la fine bouche, quand même ? T'as vu le salaire proposé ? En plus, tu seras nourrie et logée. Et comme ça, quand tu reviendras, tu pourras te trouver un appartement et lancer les travaux de réhabilitation de ton local.

Sophie était sceptique.

— Rien ne dit que l'enquête sera terminée à ce moment-là. Je n'aurai peut-être même pas le droit d'y retourner.

Son amie souffla.

— Cesse de t'arrêter sur le négatif. Moi, ce que je vois, c'est que ça te fera une super expérience et que ça regonflera ton compte en banque. Et nous savons toutes les deux qu'il en a bien besoin, non ?

Cette fois, la jeune femme ne put que capituler.

— Et si le poste était déjà pourvu ? lâcha-t-elle dans une ultime tentative pour faire changer d'avis la tête de mule à ses côtés.

— Il n'y a qu'un moyen de le découvrir. Je les appelle.

Et, sans perdre un instant, Sherine composa le numéro sous le regard mortifié de sa meilleure amie.



Adrien referma le magazine et le jeta sur son bureau en soupirant. Le mariage d'Élisabeth et Maximilien¹ faisait la une des tabloïds du monde entier. Sur la photo, qui semblait le narguer, la reine de Nolozie, vêtue de sa robe immaculée, rayonnait et dévorait des yeux celui qui était désormais son époux. Il ne comprenait toujours pas ce qu'elle lui trouvait ni pourquoi elle l'avait préféré à lui. Il devait avouer que son ego princier avait été malmené par toute cette histoire et peinait à se rétablir. Sans compter que sa mère lui mettait de nouveau la pression pour qu'il convole lui aussi en justes noces. Ne pouvait-elle pas le laisser tranquille ? Après tout, rien ne l'obligeait à se faire passer la corde au cou. Il n'avait pas d'héritiers à engendrer, lui.

Il fut tiré de ses pensées par ses collaborateurs, qui entrèrent dans la pièce, dont la porte était restée ouverte, sans prendre la peine de frapper. De la même manière, ils s'installèrent face à lui sans qu'il les y invite. Comme si de rien n'était, Auriane attrapa la revue délaissée et se mit à la feuilleter, puis siffla d'admiration devant le couple royal.

— Pas mal... Ils sont mignons, tous les deux.

Adrien se pinça l'arête du nez et expira profondément, tentant de se contenir pour ne pas exploser. Son amie n'avait pas à subir les conséquences de sa frustration. Relevant son regard marron sur lui, elle ajouta :

— Je ne comprends pas que tu n'y sois pas allé.

¹ Personnages du roman *Une princesse sous protection*, du même auteur.

Le jeune homme, stupéfait, se tourna vers Éloi, qu'il pensait son allié. Mais celui-ci se contenta de hausser les épaules.

— Vous êtes sérieux, tous les deux ? C'est mon ex, je vous rappelle. Il y a tout juste un an, c'était avec moi qu'elle était fiancée. Alors j'estime que je n'avais pas ma place à cet évènement.

— Ça aurait pu te permettre de tourner la page, une fois pour toutes..., déclara son collaborateur en passant sa main dans ses cheveux décolorés.

Il était un peu plus délicat que la jeune femme assise à ses côtés, qui ne prenait pas de pincettes quand elle s'adressait à eux.

— Et elle est où, ta place, exactement ?

La question d'Auriane le décontença.

— Eh bien, ici.

— Ah oui ? le railla-t-elle. Pourtant, depuis quelques semaines, tu as l'air absent, tu es là sans y être.

Elle secoua ses boucles brunes et plissa la bouche.

— On s'inquiète pour toi, continua-t-elle.

Adrien observa tour à tour ses collègues, qui le fixaient du même air préoccupé.

— Tu devrais peut-être prendre des vacances, suggéra Éloi.

Le jeune homme se retint de ricaner en entendant le conseil de son ami. S'il y avait bien une chose dont il avait besoin, c'était de s'occuper l'esprit, de ne plus penser à tout ce qui s'était passé au cours de l'année précédente. Alors, partir en congé, certainement pas. Pour aller où, d'abord ?

— Je ne vais pas aller me tourner les pouces sur une quelconque plage paradisiaque pendant que vous trimez à fond, tous les deux. On a beaucoup de boulot, en ce moment. C'est

mon entreprise, il est hors de question que je vous laisse accomplir toute la sale besogne.

Auriane soupira.

— Cela dit, tu n'es pas obligé de travailler *ici*. C'est l'avantage de notre activité. Du moment qu'on a une connexion internet, on peut l'exercer partout.

— Pourquoi ai-je la nette impression que tu cherches à te débarrasser de moi ?

— Ne le prends pas mal, mais je pense que ça te fera du bien de t'éloigner un peu de ta mère. La pression constante à laquelle elle te soumet risque de te faire péter un câble, mon vieux.

Le chef d'entreprise dut reconnaître que, sur ce point, son amie avait raison.

— Le problème, c'est que même dans l'une de nos maisons secondaires, elle ne me lâchera pas...

— Attends, Adrien, je te rappelle qu'on gère des biens immobiliers de luxe. Y a quand même moyen que tu trouves un endroit où te planquer de ta daronne, non ?

Il ne put s'empêcher de rire. Éloi discerna qu'il était prêt à céder et lui proposa d'effectuer une première sélection de propriétés à louer.

— Dis-moi juste si tu préfères la mer ou la montagne...

— Vu la saison, j'opte plutôt pour la montagne. Enneigée, si possible.

— Adjugé ! Je vais te dégoter un petit chalet de luxe dont tu me donneras des nouvelles, s'enorgueillit le collaborateur.

— Ça me permettra de constater que je ne te paie pas à ne rien faire, plaisanta le patron.

Les trois amis s'esclaffèrent dans un bel ensemble.

Trois heures plus tard, Éloi réapparaissait dans le bureau de son patron, sa tablette tactile à la main. Adrien leva les yeux de son écran et arqua un sourcil dubitatif. Déjà ? Ses collaborateurs semblaient bien décidés à se débarrasser de lui dans les plus brefs délais.

— Regarde les petites merveilles que nous avons là.

Le jeune homme aux cheveux teints en blond fit défiler des photos vantant les mérites de plusieurs chalets de luxe.

— Le ménage est compris, et il y a même un chef privé. Tout le confort habituel, en somme.

— À ceci près que je serai tout seul au milieu de nulle part, grommela son patron.

Éloi haussa les épaules.

— C'est le principe d'une retraite. La solitude te permet de réfléchir et de trouver un sens à ta vie.

Adrien manqua de s'étrangler.

— Mais je ne compte pas faire une introspection ! J'aime ma vie telle qu'elle est. Je veux juste échapper à ma mère.

— Au moins, on est à peu près certain qu'elle n'ira pas te chercher là-bas. Tant que tu ne te fais pas remarquer, ajouta le jeune homme après une hésitation.

Il savait que son patron, qui portait le titre pompeux de prince de Bellugia, était une cible de choix pour les journalistes. Dès lors que ceux-ci apprendraient sa présence dans l'un de ces chalets, nul doute qu'ils camperaient devant jour et nuit, au beau milieu de la neige.

Le chef d'entreprise finit par soupirer.

— OK. Envoie-moi tout ça par mail, je prendrai ma décision ce soir.

Heureux d'avoir obtenu gain de cause, Éloi transféra le dossier à son patron et s'empressa de rejoindre Auriane pour la tenir informée de l'avancée de leur projet.

Deux jours plus tard, Adrien s'envolait pour la France.



Sophie descendit de la voiture avec un soulagement non dissimulé. En règle générale, elle n'avait pas le mal des transports, mais les virages serrés qui menaient au chalet avaient plutôt malmené son estomac. À sa sortie de la gare, la jeune femme avait été surprise de découvrir qu'un chauffeur l'attendait avec une pancarte à son nom. Elle qui pensait devoir prendre un taxi avait été ravie de constater que son employeur s'occupait du trajet, comme convenu dans son contrat. Le conducteur déposa son bagage devant la porte de l'habitation, non sans avoir grommelé quelques paroles incompréhensibles à propos du poids de sa valise, et se tourna vers elle.

— Je suppose que Monsieur travaille, mais vous trouverez Marie-Ève quelque part à l'intérieur.

Sophie fronça les sourcils en se demandant qui était cette dénommée Marie-Ève. La maîtresse de maison ? Après tout, elle n'avait reçu aucune information concernant les personnes pour qui elle devrait cuisiner tous les jours durant un mois. Vu la taille de la bâtisse, elle s'imaginait déjà une famille nombreuse. Elle n'allait pas chômer !

Pendant qu'elle se perdait en conjectures, le chauffeur avait réintégré son véhicule, qui s'éloignait à présent sur la route sinueuse. Lorsqu'il disparut au détour d'un tournant, le silence enveloppa la jeune femme. Elle se sentit soudain minuscule, au milieu des sapins enneigés, devant cet immense chalet. Une subite envie de faire demi-tour et de rentrer chez elle – enfin, chez Sherine – se manifesta par surprise. Puis elle songea à la

manière dont elle pourrait utiliser l'argent qu'elle gagnerait grâce à cet emploi. Non pas qu'elle soit vénale, mais elle avait cruellement besoin de renflouer son compte en banque afin de reprendre sa vie là où celle-ci s'était arrêtée quatre semaines plus tôt. Après tout, elle avait surmonté beaucoup d'obstacles pour lancer son entreprise de traiteur et ne comptait pas abandonner si vite. Elle était déterminée à relancer son activité dès que possible. Aussi secoua-t-elle la tête pour se ressaisir et, sans se demander s'il lui fallait frapper avant, poussa la porte de la maison.

À l'intérieur, tout était silencieux. Autant qu'à l'extérieur, voire plus. Le calme qui régnait impressionna la jeune cheffe, qui n'osa pas s'annoncer. Pourtant, elle devait bien signaler son arrivée, elle ne pouvait tout de même pas déambuler dans cet endroit sans en avoir reçu la permission. C'était la première fois qu'elle acceptait un emploi de ce genre et, à vrai dire, elle ignorait comment se comporter et ce qu'on attendait d'elle. Immobile dans le hall d'entrée depuis plusieurs minutes, elle finit par se racler la gorge.

— Euh... il y a quelqu'un ?

Elle patienta quelques secondes puis, comme personne ne lui répondait, haussa légèrement le ton.

— Excusez-moi ? Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Elle songea un instant que les propriétaires des lieux étaient peut-être absents, sans doute en train de skier, mais se souvint qu'une certaine Marie-Ève devait se trouver entre ces murs.

Soudain, une voix grave et profonde, semblant provenir de nulle part, la fit sursauter.

— Je peux vous aider ?

Elle pivota et découvrit un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un pantalon noir et d'un pull anthracite, un téléphone à la main, en train de l'observer avec curiosité. Quand elle se

rendit compte qu'elle faisait de même, elle rougit et se mit à bafouiller.

— Bon... bonjour, je suis... euh... Sophie Kerchel, la cuisinière.

Son interlocuteur manifesta un mélange de surprise et d'intérêt en arquant les sourcils.

— Oh. J'ignorais que vous deviez arriver cet après-midi. Tant mieux, cela dit. Il était temps.

Sophie reçut cette remarque comme un reproche et tenta aussitôt de se justifier.

— J'ai signé mon contrat hier et j'ai pris le premier train ce matin.

— Bien sûr, loin de moi l'idée de vous blâmer. Je suis juste soulagé de savoir qu'à présent, je ne risque plus de tomber d'inanition.

Cette fois, la jeune femme blêmit.

— Vous... Vous n'avez rien mangé? Depuis quand? s'affola-t-elle. Est-ce que... Je peux vous préparer quelque chose tout de suite, si vous voulez.

L'homme éclata de rire et l'arrêta d'un geste de la main.

— Non, non. Ne vous en faites pas, je me suis fait livrer des repas. C'est juste que si j'avais continué la malbouffe, j'aurais pris pas mal d'embonpoint et...

Il s'interrompit soudain, mal à l'aise.

— Pardon, veuillez excuser mes propos, c'était déplacé.

Comme Sophie, qui avait bien compris la corrélation entre la réaction de son hôte et son propre poids, n'osait plus lever les yeux sur lui, elle se contenta de lui demander où elle pouvait déposer ses affaires.

— À l'étage. La femme de ménage doit encore s'y trouver, elle vous indiquera votre chambre.